

— Soyons plus précis. Voyons . . . hum . . . hum . . . Vous masturbez-vous? Avez-vous un petit ami?" (p. 180)

le courage qu'elle démontre aussi, en voulant rendre justice aux autres. surtout à l'hôtesse:

À l'unité des soins intensifs, lorsque j'ai repris conscience et que je ne pouvais pas parler, on m'a donné une "tablette magi-

que". J'ai découvert ce jour-là que l'écriture pouvait être un moyen d'expression vital. Pendant les premières semaines de convalescence, j'écrivais et je réécrivais inlassablement le récit du crash sur des feuilles volantes que je jetais à mesure. Quand l'hôtesse, Danièle, a été soupçonnée de négligence contributive, cela m'a semblé si odieux, si insupportable dans

l'état de fragilité où je me trouvais que j'ai cru craquer. C'est Lyse qui m'a calmée en me suggérant, non seulement d'écrire mais de publier ma version des faits (p. 211).

je trouve que le livre de Johanne de Montigny est un beau geste. et il est plus: pour nous, lectrices, il est stimulant. un geste de force comme celui-là ne doit pas passer inaperçu.

LA LETTRE INFINIE

Madeleine Gagnon. Montréal: VLB éditeur, 1984.

LA CONSTELLATION DU CYGNE

Yolande Villemare. Montréal: Les éditions de la pleine lune, 1985.

Marie-Josée Boisvert

Où est-il donc ce chemin qui conduit de l'écriture à la parole? Quel est-il donc ce passage où secrètement le mot écrit se fait mot dit? Quelle ruse employer pour que s'effectue la transsubstantiation? Comment rendre sa vie à l'écriture? Cette recherche, cette quête déjà tant de fois entreprise par les littérateurs de ce siècle, voilà ce que Madeleine Gagnon semble tenter dans *La lettre infinie* paru chez vlb éditeur.

S'adressant à un "toi" indéterminé, ni homme ni femme, sans visage et sans âge, s'adressant au lecteur, multiple destinataire, la lettre tire son infinitude de ce qu'elle est un éternel recommencement, une tentative sans cesse réitérée de transmettre l'essentiel, de dire.

Si cette volonté de dire semble ne pouvoir atteindre son but une fois pour toutes, c'est peut-être que la pensée et les mots gambadent, échevelés, se laissent entraîner dans une chevauchée hirsute et se perdent dans le tourbillon. Peut-être cependant que cette danse désordonnée donne accès à la véritable communication, celle qui atteint l'organisme jusqu'aux tréfonds. C'est certes là la vision de l'auteure qui, d'une image à l'autre, d'une sensation à l'autre, suit le fil ténu d'associations plus ou moins obscures, tout en arrivant à nous faire vivre la tyrannie des mots. Ces mots nous oppressent, minuscules carcans hermétiquement clos d'où rien ne saurait s'échapper. Les bonds dans lesquels nous entraînent les mots, leur rythme essouffé nous laissent, animaux en cage, constater la triste réalité: nous

ne saurions faire dix pas sans nous heurter à une impasse.

Ainsi de l'écriture s'élève un appel à la réconciliation du texte écrit et de la parole. ainsi s'élève un cri, primitif qui se dresse au milieu du silence, cruel, pour qu'enfin l'acte de parole ait lieu infiniment.

La poésie de Madeleine Gagnon obsédante par certaines récurrences, déroutante aussi par la disparité de certains éléments réunis. Ainsi passe-t-on du brouillard le plus dense à une incroyable sensation de lucidité. En cela, l'auteure a fort bien réussi à recréer les troubles de l'esprit humain.

* * * * *

En ces temps où tout se précipite autour de nous, où la vie court, et plus vite que nous, peut-être est-il inévitable que le temps nous échappe, dimension confuse et impalpable de notre univers. Peut-être est-il bien légitime de s'arrêter pour saisir l'instant qui passe et tenter de le fixer. Mais c'est alors que la pensée, que le souvenir se troublent devant les métamorphoses incessantes du temps, tour à tour présent, passé, avenir, magma mouvant sans cesse. À cette heure où tout se désagrège, peut-être faut-il aussi remettre en question le monde dans lequel nous vivons, et tous les mondes que nous nous sommes jadis imaginés ou que nous nous inventons encore, désireux et même confiants d'y vivre bientôt ou dans une autre vie?

C'est un peu ce qu'on retrouve dans *La constellation du Cygne* de Yolande Villemare. L'histoire en soi n'a rien de bien particulier. Dans la France occupée de 1940, une entraîneuse juive (Célia Rosenberg) et un officier allemand (Karl-Heinz Husen) s'aiment, d'un amour physique qui les transporte de plaisirs en plaisirs. Elle le suit dans l'Europe nazie sans reconnaître les horreurs de la guerre jusqu'à ce qu'elle soit elle-même victime de la chambre à gaz et du four crématoire.

La psychologie, quasi inexistante et tout à fait invraisemblable ne donne certes pas son sens au roman. Celui-ci s'offre plutôt comme un grand voyage de la pensée et de la conscience à travers le temps. C'est dans ce cadre unique que Celia Rosenberg peut se souvenir de ses vies antérieures, qu'elle peut voir l'avenir et tisser le fil qui mène de l'une à l'autre.

L'esprit voyageur va finalement se fixer sur Lambda de la constellation du Cygne, monde où l'on rêve de retour à une existence belle et innocente, où les esprits s'aiment (du moins ceux de Celia et de Piotr Jalski, lui aussi tué par les nazis). Et voilà le paradis retrouvé!

Ce roman d'amour, amour physique entre Celia et Karl et amour spirituel entre Celia et Piotr, est aussi un démêlé entre le bien et le mal (représenté par Hitler et une petite sorcière verte). Il ne s'agit certes pas d'une oeuvre à caractère religieux ni de propagande morale. Il s'agit plutôt d'une recherche à l'allure presque mystique, de quelque chose de plus et de mieux que la réalité terrestre. Cette recherche, c'est celle de toujours. Le talent de Yolande Villemare a été de lui donner un visage neuf, imaginatif. Peut-être cependant aurait-elle pu parfois s'éloigner encore plus des sentiers battus pour conférer plus de force à son récit.

Livres Lreçus

Anita Caron, *La famille québécoise: une institution en mutation*. Montréal: Editions Fides, 1985.

CIRIEC, Le Centre interuniversitaire des recherches d'information et d'enseignement sur les coopératives publie une revue, *Coopératives et développement*. Un numéro spécial sur *Coopératives et femmes*, Vol. 17, no. 1 (1985-86).